

La pouaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 47

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

chien enragé, etc., etc.; de la sorte, les vrais sauveteurs, ayant affaire à de vrais blessés, apprendront plus pratiquement leur métier.

On passera prochainement chez vous, pour votre souscription au fonds de garantie.

LA POUAIRE

Voyons un peu de patois du voisin. Le voisin, ici, c'est *L'Indépendant*, de Fribourg. D'ailleurs, c'est de l'actualité.

PERTSI chu on cotchiai tot haut,
Dzuillivé dao pichtan;
Et ché dejeti tot bas,
Me volon se ré nonmâ.

Che prao que me rappoarté ran
Ni fin, ni paille ni erdzan
Lé dzan queman mé dé cabosse
Travaillont pas po choche et choche
Chon pas à di à rechiémâ
Lé po l'honneu dé sé bregandâ
Et pu lé conchillés quemandant,
Ch'allavant pas mé ré nonmâ.

Tonneau! farei bi pé l'ossau
Ma fenna tserdrai dao gros mau
Et mé tserderei onna rogne
Me derei lé n'a vergogne
Du tot illin on n'ourei bramâ
Gros fou, ti bon tchié po l'esrabiou
Gnolu, gnolu, toupin dao djiabiou
N'an pas volu té ré nonmâ.

Me volont prao ré nonmâ
Faut o minté à di l'échpéra
On vindré grindzou, on faré lou pouan
Quand charé pachâ chti moment

Volon pas mé dégomma
L'é onna graucha courtena,
Onna méjon, onna terpena
Me volont prao ré nonmâ!

Dans un salon. — Une demoiselle, maigre comme un cent de clous, fait son entrée.

— Qui est-ce ?

— M^{lle} de X... Elle voudrait se marier, mais elle ne trouve pas. C'est un bâton qui cherche un aveugle.

Au théâtre : — As-tu apporté ta lorgnette ?

— Oui, mais je ne puis pas m'en servir.

— Et pourquoi ?

— J'ai oublié mes bracelets !

REVUE D'ANTAN

(FIN)

Pendant qu'au poids du foin on donne les cartouches,
La musique en entier du Lion-d'Or débouche,
Car le major furieux a crié de tout loin :
« Où sont-ils donc toujours ces gueux de musiciens ! »
Ceux-ci, bien installés autour d'une salée,
S'inquiétaient assez peu des ordres de l'armée,
Et pensaient qu'en ces lieux, avec bonne raison,
Ils se trouvaient bien mieux qu'au bout du bataillon.

Cependant il fallait se rendre à l'évidence
Et sur des ordres nets lâcher là la bombance,
Reprendre le cornet, la flûte et le basson,
Et s'en aller jouer sous les arbres à Bonzon.
Je me souviens que là et tout en rond rangée,
Une foule entourait la musique assemblée.
On voyait les gamins entr'eux se disputer
Afin d'être choisis pour tenir les cahiers.

Aussi l'air sérieux comme des Jean-Baptiste,
Chaque enfant se disait : « C'est moi qui suis l'ar-
[tiste !

Et lorsque par hasard quelqu'un applaudissait,
Il prenait tout pour lui d'un air fort satisfait.

Les musiciens chez nous toujours ont eu en vue
De peu se fatiguer, et je dois avouer
Qu'ils aimaient beaucoup mieux, les grands jours
[de revue,

Manger de bons moreaux plutôt que d'en jouer.
En dehors de cela, c'était un corps affable,
Débonnaire et poli, aussi, pour commencer,
Basile leur disait d'un ton toujours aimable

En élevant le bras : « Messieurs, quand vous vou-
[drez... »

Et puis, ils avaient tous un faible pour les dames,
Qui le leur rendaient bien, car en ces occasions
Celles-ci préféraient même aux pompons à flamme,
Les baisers plus brûlants des cornets à piston.

Mais bientôt le combat commence sur la place
Et chacun crânement veut montrer son audace.
Attention ! sacrebleu ! disent les officiers,
Soyons calmes, chasseurs ! du sang-froid, grenadiers !

Pour exciter les siens, un lieutenant les loue.
Enfin, le colonel a dit le fameux : « Joue ! »
Pan ! malheur imprévu. J'entends un fusilier
Qui, sans commandement, a fait feu le premier.
A ce fâcheux signal, l'un attend, l'autre tire,
On croirait qu'une toile en ces lieux se déchire,
Et les soldats, honteux, tour à tour font partir
Des coups qui tous ensemble auraient dû retentir.

Regardez galoper ce chef inconsolable
Qui dans son bataillon veut trouver le coupable,
Au sein de la fumée, au milieu du fracas,
Au courroux le plus juste il n'échappera pas.
Il est trouvé. — Lisez sur ce visage blême
La terreur du lourdaud, il s'accuse lui-même.
Il dit que de son arme un vice a tout causé,
Que la détente est faible et le ressort usé.

— Ça suffit, dit le chef, en guise de demeure,
Mettez-moi ce crêtin au clou vingt-quatre heures.
Plus loin, des mousquetaires entourés de fumée,
De l'ardeur du combat, ont tous l'âme enflammée.

Ils ont soif de la guerre, et méprisant la paix,
Cherchent un ennemi dans ce nuage épais.
Dans leur enthousiasme, on ne peut les résoudre
A penser que pour rien on brûle tant de poudre.

Il leur semble déjà qu'étendus à leurs pieds
Leurs camarades sont au moins estropiés,
Et quand les coups de feu soudain se ralentissent,
Lorsque dans le lointain les caisses retentissent,

Sur un lieu de carnage, se croyant transportés,
Ils comptent les mourants tombés à leurs côtés.
Ils contemplent la place, et leurs regards farouches
Ne voient un sol jonché .. de papiers de cartouches.

Quand enfin dans les airs s'éloigne la fumée,
Il faut, pour terminer cette belle journée,
Adresser aux soldats quelques mots bien sentis.
Alors le colonel sur son cheval assis,

Au milieu du carré, formé par cette armée,
S'adressant aux troupiers en levant son épée
Leur dit : « Officiers, sous-officiers, soldats,
Aujourd'hui la patrie a suivi vos exploits,

Un beau jour l'ennemi voulait forcer l'entrée,
Vous seriez toujours prêts à lui dire : Halte-là !
Rebrousse lestement ou subis le trépas.
Car vous avez montré en ce jour de service,
Qu'on ne badine pas avec des soldats suisses. »

Là-dessus, des bravos pleuvent de toutes parts,
Et l'on voit un sergent qui se tient à l'écart,
Essuyer lentement, d'une main fort peu blanche,
Une larme qui coule et tombe sur sa manche.

Tout le monde est ému, aussi quand le préfet,
Avec sa belle écharpe au bas de son gilet,
Entre dans le carré pour prendre la parole,
Un silence parfait règne comme à l'école.

Les officiers promus, rangés devant le front,
Ont tous le sabre au poing pour leur présentation.
Puis le préfet bientôt s'adressant à l'armée
Lui retrace les faits de cette matinée

Et dit : « Braves troupiers, c'est le gouvernement
Qui par ma voix ici vous fait des compliments.
Voici les officiers que l'Etat, cette année,
A choisis pour guider votre vaillante armée.

Vous les suivrez partout, vous les respecterez
Et dans toute occasion vous leur obéirez.
Allez ! rentrez chez vous et que dans vos demeures,
On vous trouve ce soir tous réduits de bonne heure. »

Ce discours prononcé, chacun crie fort haut :
« Vive notre préfet et le canton de Vaud ! »
Sur un ordre du chef, le carré se déplace
Et chaque bataillon va reprendre sa place,

L'un depuis l'Ermitage à la maison Baron,
L'autre depuis chez Dor jusques à l'Éperon,
Enfin pour défilé voilà que tout s'apprête,
On va se mettre en marche, ayant la droite en tête,

Et, rompant un moment sa douce nullité,
Un serre file obscur au grand jour s'est posté.
L'amour propre se glisse au milieu des phalanges,
Chacun y veut fixer la vue et les louanges ;
Et depuis le soldat jusqu'à son colonel
Tout se met dans les rangs sur un pied solennel.

L'un range son shako d'une façon qui flatte,
Un fourrier avec goût rajuste sa cravate,

Un lieutenant coquet, la main dans les cheveux,
Tâche de leur donner quelques contours heureux ;
Devant son peloton, un zélé capitaine
Recommande aux marcheurs une allure certaine ;
Le plus petit soldat, sur ses pieds se dressant,
Prend un air martial et même menaçant.
Cet orgueil envahit jusqu'aux pelotons du centre,
Où plus d'un caporal cherche à rentrer son ventre.

Et lorsque la revue est ainsi terminée,
Comment pour bien des gens finit cette journée ?
Courent-ils déposer le gênant attirail
Qui des petits enfants les fait l'épouvantail ?
Non, ce n'est point ainsi que ces soldats l'entendent,
L'auberge les réclame et les pots les attendent,
Et l'on voit que partout ces gosiers altérés
Vont étancher leur soif à coups peu mesurés.

Aussi le lendemain en bas la Chenalette,
Trouvait-on maints képis et maintes épaulettes
Dont les bords éraillés attestaient à coup sûr
Qu'il y avait eu pour eux combat contre les murs.

Du côté de Tercier on voyait sur l'herbette,
Dans un état piteux quelques vieilles musettes
Dont les bords raplatés ou les fonds éventrés,
Attestaient qu'en ces lieux plus d'un avait chuté.

C'était encore heureux si, couché sur la terre,
On ne rencontrait pas quelque vieux mousquetaire,
Qui ne parvenait pas lundi après midi
À retrouver tout seul le chemin du logis.

Malgré cela, Messieurs, ici, je le répète,
Ces revues me plaisaient, aussi je les regrette.
C'était dans notre vie un jour patriarcal
Où l'amour du pays à l'amour conjugal

S'alliait volontiers.
C'était pour nos districts une fête civique,
Où l'on prenait, c'est vrai, quelquefois une chicque.
Mais où notre pays pouvait avec bonheur
Compter neuf mois plus tard de nouveaux défen-
[seurs.

L. A.

COMME AU TEMPS JADIS.

Les ans passent, les hommes aussi. Les choses se modifient, sans toujours s'améliorer. Les uns regrettent tout d'un passé à jamais disparu ; les autres attendent tout d'un avenir, bien lent souvent à réaliser leurs espérances. La raison est au milieu, sans doute. Le charme n'est pas moins grand d'évoquer la douce poésie du passé que d'escompter les promesses de l'avenir.

Nos vieux us se perdent peu à peu, et nous ne faisons rien ou presque rien pour les retenir. C'est un tort. Il n'est pas encore prouvé que toute conciliation soit impossible entre les traditions chères à nos pères et les conceptions nouvelles de la vie. On en fit en Bretagne une expérience intéressante.

*

C'ÉTAIT en 1901. Un poète breton convolait en justes noces. Ce fut une bien belle fête. Les convives, au nombre de douze cents, portaient tous ou presque tous les riches et pittoresques costumes de la Cornouaille et du pays vannetais.

Tout l'antique cérémonial des noces de jadis fut ressuscité pour cette circonstance. On dit même que la demande en mariage fut faite, non par l'intermédiaire des parents, mais par l'intermédiaire d'un de ces messagers d'amour, qu'on nomme en Bretagne *bazvalan* (des deux mots celtiques *bas*, baguette, et *balan*, genêt), parce qu'ils ont d'habitude pour caducée une branche de genêt fleuri.

Il y a une cinquantaine d'années encore, outre leur caducée de genêt, ces *bazvalan* avaient pour insigne des bas de chausses bi-partites, dont l'un était rouge et l'autre violet.

Quand un *bazvalan* était chargé de demander une jeune fille en mariage, il commençait, bien entendu, par s'assurer en sous-main de son sentiment et celui de ses père et mère. Il revenait alors à la ferme pour la demande officielle ; il était accompagné cette fois-là du jeune homme, à qui l'on ménageait un tête-à-tête avec la jeune fille.

Leur entretien terminé, les nouveaux accordés, se tenant par le petit doigt, s'approchaient de la table où avaient déjà pris place leurs par-